Marc-Alain OUAKNIN, Philippe MARKIEWICZ,
Mohammed TALEB, Jérusalem, trois fois sainte

Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Arpenter le sacré », 2016, 213 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/34117>

DOI : 10.4000/assr.34117

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 415-417

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Marc-Alain OUAKNIN, Philippe MARKIEWICZ, Mohammed TALEB, Jérusalem, trois fois sainte », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/34117> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.34117>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Marc-Alain OUAKNIN, Philippe MARKIEWICZ, Mohammed TALEB, Jérusalem, trois fois sainte

Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Arpenter le sacré », 2016, 213 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Marc-Alain OUAKNIN, Philippe MARKIEWICZ, Mohammed TALEB, Jérusalem, trois fois sainte, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Arpenter le sacré », 2016, 213 p.

- 1 Jérusalem unique et multiple, cité sacrée et apothéose du monde de l'humain, entrelacs de religions et singularité des regards : il fallait bien ces itinéraires de passions pour donner à lire et à comprendre l'infinie complexité d'une ville en ses permanentes naissances et renaissances. Cité du livre, cité de la fusion des temps, cité du grand recourbement des temps en eux-mêmes, quand le futur est de notre passé, et nous fonde. Autant de voies d'accès à la sacralité d'un sol dans son historicité et la légende de ses siècles. Ses commentateurs, ici, ne se rejoignent pas, mais disséminent leur expérience et leur raison de dire, sans que l'on soit conduit à proposer une complémentarité de sens. Qu'il soit juif et rabbin, chrétien et moine, ou musulman et philosophe, chaque auteur opère à même la densité des indices et des signes, au-delà de toute connivence revendiquée ou d'horizon commun. C'est sans doute en cette volonté par chacun de demeurer témoin singulier et irremplaçable de cet espace sacré que l'ouvrage acquiert tout son intérêt.
- 2 M-A Ouaknin dit cet itinéraire en Jérusalem, comme un « voyage dans les mots », et la ville comme « cité du livre, de l'étude et de l'interprétation ». Le judaïsme naît véritablement lorsque la « culture du livre » se substitue à la « culture de la prière », lorsque le verbe en son chiffre remplace le rite en sa rigueur. Le juif, écrit-il, est celui « qui sait lire » : entendons, celui qui pense à partir, à travers et au tour, et détour, du

mot : en sa radiance propre. Lecture talmudique, il va de soi, mais infiniment plus qu'une exégèse obsessionnelle : une lecture en permanente dissidence. Trois « moments » de Jérusalem seront privilégiés, en qualité de symboles de sacralité. Au commencement, la *ruine*. Pourquoi cette inversion des temps ? Parce que tout début, ici, est immémorial, parce qu'il est toujours « quelque chose qui précède » la ville – l'origine est cela qui fait vestige, qui fait ruine, et mémoire mythique du « fondement ». « La ruine talmudique, écrit M-A Ouaknin, est l'acte de naissance de la ville. » Par le pouvoir d'un mot, la cité s'élève. Que deux mots aient même valeur numérique, et le bélier remplace Isaac, et la cité à la ruine se substitue. Fascinant jeu d'équivalences. Mais, plus encore, le transfert sans cesse d'un texte à un autre. La valeur numérique d'un mot « est un pont jeté vers d'autres mots ». M-A Ouaknin écrit ceci : « Le sens premier s'efface, est brûlé pour ressusciter en un autre mot. » Voilà pourquoi jamais ne s'achèvera le commentaire du Livre, en ce va-et-vient entre chiffre et lettre, qui fonde le travail de l'interprétation. Sans cesse « passer d'une chose à l'autre », d'une rive à l'autre : le *pont* est le deuxième signifiant sacré, qui ouvre l'espace de l'échange, de la communication. De l'entre-deux. Le « deux » (*ayim*), au demeurant, a valeur déterminante. Le nom même de la Cité, *Yerouchalayim*, invite à penser la ville en sa dualité fondamentale-fondatrice : cité de Dieu/cité des hommes, ville en son mythe/ville en son histoire. Ainsi du ciel, *chamayin*, « double-ciel », propose Ouaknin, « double là-bas ». « Un infini, un ailleurs de soi-même [...]. Ce que nous portons en nous-mêmes. » Et cette conclusion, qui rapatrie le sacré en l'homme : « Le plus ultime ne se trouve pas dans le ciel, mais sur terre. » La *tombe*, enfin, dernier signifiant de la Cité, qui en est peut-être la raison centrale. Où l'on fait pèlerinage, où l'on fait mémoire, où l'on a « rendez-vous avec le commencement ». À nouveau, le chiffre des mots, par quoi deuil est de même valeur qu'espoir, et de même sens. Et par quoi, selon la formule de Rabbi Nahman de Breslau, rappelée par M-A Ouaknin, « il n'est de souvenir que du monde futur ». Jérusalem est bien, ici, cette cité de la lettre et de sa dissémination, qu'arpente le rabbin, en ses cheminements entre toujours des symboles duels. Au lecteur d'en suivre la ligne de crête.

- 3 Si les lettres et leurs chiffres sont voies d'accès privilégiées à la sacralité de la ville, Jérusalem apparaît d'emblée, pour Ph. Markiewicz comme cité axiale, dans l'espace de « sainteté » qui relie Paris, Rome et Athènes. C'est à même son sol que le sacré et son histoire s'inscrivent. La « pierre de Jérusalem » est cette pierre « tranchée, cassée, martelée, sauvée, [...] mais toujours insoumise », qui impose de lire la ville « comme si creusée dans le rocher ». Dans le Rocher, et son Dôme, faussement assimilé au Temple de Salomon. Cité du vide, « volume vide des rues », architecture de « vacuité ». C'est ce vide « qu'un peuple mêlé sorti d'Égypte » vint habiter. Ce métissage est, pour l'auteur, constitutif de l'essence même de la ville, la « pureté de la race » étant ainsi « niée dès l'origine ». Mais dans ce vide aussi bien, différentes temporalités se télescopent, et le temps à son tour connaît ces convulsions, cassures et tranchées, de la pierre, ces histoires « mythiques » qui brusquement, se sédimentant, entrent en consonance. Soit la date du 9 octobre 2014, écrit Ph. Markiewicz alors présent à Jérusalem. Convergent en ce jour, plusieurs rites comme autant de « calendriers festifs » : julien, copte, éthiopien, arménien, musulman, hébreu. En la « ville sainte », la « perception sacramentelle » du monde est toujours au présent. Le sacré comme présence en absolu du « temps de la vérité », cet horizon toujours recommencé. Mais lorsque le même jour sont célébrées deux fêtes fondatrices, le Yom Kippour juif et l'Aït al-Kébir musulman,

voici alors venu le temps « de tous les dangers » : le sacré est tissu de grandes violences, et Jérusalem en est le foyer d'excellence, dans cet impossible partage de la sacralité.

- 4 En son origine, divine, forcément divine, Jérusalem est cette cité des prophètes qu'explore M. Taleb. Une origine qui invite à « mettre en pleine lumière [son] islamité et [son] arabité », sa présence en tant que telle dans « les lettres spirituelles de l'Islam, sa radiance comme pôle de sacralité et d'excellence ». Aussi bien, Jérusalem ne peut-elle être pensée comme « lieu d'exclusion par voie d'élection », mais comme l'un des lieux de la « Présence divine ». C'est de cette présence originelle que l'Islam se réclame pour en partager pleinement les accomplissements. Comme religion historique instituée, l'émergence de l'Islam se situe au VII^e siècle. Mais en tant qu'appel à transcendance et gisement de spiritualité, M. Taleb relève que bien avant cette date, « l'ensemble du Proche-Orient a été façonné par la dynamique de l'arabité », par cette présence au cœur de la Présence. L'Islam « historique », en Jérusalem, n'est que « la reprise de la *Religion perennis*, de la Religion Immuable », dont Adam fut « le premier porte-parole prophétique ». En qualité de prophète, Adam ne pouvait choir, et le salut ne signifie donc pas un « rachat par un sacrifice », qui mobilise dans les autres religions une thématique « économique » (que des auteurs chrétiens contemporains commencent à mettre en question) : non pas donc une rédemption, mais une remémoration. Le salut, écrit M. Taleb, est un acte de mémoire, par lequel il faut « amener à la conscience la vérité enfouie dans l'oubli ». Un retournement logique s'impose alors, fondé sur une langue commune, le proto-sémitisme, dont le « squelette est exclusivement composé de consonnes » – d'où viendront l'hébreu et l'arabe. L'arabe, ainsi, cette langue première, « comme l'akkadien et l'ougaritique », où l'arabité chrétienne et le judaïsme arabe s'énoncent et se déploient dans ce qui constitue pour M. Taleb « le cadre naturel de leur présence », l'Islam. Retour à Jérusalem, à Al-Qods, dont le sens, à même les signes QDS, est pureté, sainteté, consécration. Si le prophète Mohammed « clôt le cycle des révélations divines » comme « humain universel parfait », c'est en Jérusalem, cette Cité « trois fois sainte », séjour des prophètes et des juges, cité de Jésus, humain trop humain, que se rassemblera l'humanité. Au dernier jour.